



# La politisation comme élargissement de la conflictualité

Paul Bacot

## ► To cite this version:

Paul Bacot. La politisation comme élargissement de la conflictualité. Atelier "Conflictualisation et politisation", 7ème Congrès de l'Association française de Science politique, Sep 2002, Lille, France. halshs-00294052

**HAL Id: halshs-00294052**

**<https://shs.hal.science/halshs-00294052>**

Submitted on 9 Jul 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Congrès de l'Association Française de Science Politique

**Atelier 'Conflictualisation et politisation'**

(Responsables : Sophie Duchesne & Florence Haegel)

Lille, samedi 21 septembre 2002

Texte actualisé en 2003

## **La politisation comme élargissement de la conflictualité**

Paul Bacot

Centre de Politologie de Lyon CERIEP

**Résumé :**

Comment peut-on rendre compte de la politisation ? Le modèle proposé, à partir d'un grand nombre d'études de cas, propose d'appeler « politisation » tout processus d'élargissement de la conflictualité par intertraduction des conflits, *i.e.* la construction d'un clivage matriciel divisant une « cité » en camps ou « partis » opposés. La politisation peut alors être « ordinaire » ou « politicienne ». Elle peut se présenter sous des formes variées. Ses usages sociaux sont à la fois cognitifs et stratégiques.

**Mots-clés :**

« politisation », « conflictualité », « clivage », « politique », « apolitisme », « dépolitisation »

<http://iep.univ-lyon2.fr/Recherche/Ceriep/ceriep.html>

14 avenue Berthelot, F 69365 Lyon Cedex 07

Tél. et fax : +33 (0) 437 283 858

[paul.bacot@univ-lyon2.fr](mailto:paul.bacot@univ-lyon2.fr)

Lorsque, il y a maintenant une quinzaine d'années, j'ai commencé à travailler plus spécialement sur les **processus de politisation**, c'était à propos des interprétations gaullistes du mouvement de Mai 1968<sup>1</sup>, et des polémiques qui ont accompagné certains hommages publics à Claude Bernard dans les dernières années du dix-neuvième siècle<sup>2</sup>. Puis j'ai étudié la façon dont le Parti communiste d'un côté<sup>3</sup>, et le Front national de l'autre<sup>4</sup>, traitaient du problème du sida dans les années 1980. Après quoi je suis retourné au siècle précédent en examinant les débats autour des changements de noms de rues à Lyon lors de la Révolution de 1848<sup>5</sup>, pour revenir à l'actualité la plus brûlante avec la controverse à propos de la réélection de Charles Millon à la présidence de sa région grâce aux suffrages des élus lepénistes<sup>6</sup>.

Il s'agit là d'un premier ensemble de recherches portant sur des objets se présentant d'emblée comme des débats publics. A chaque fois, j'ai cherché à voir ce que les acteurs engagés dans ces interactions produisaient comme travail spécifique. J'ai voulu mettre en évidence la matrice commune qu'il m'a semblé retrouver dans des conjonctures pourtant très diversifiées, du point de vue des propriétés tant des intervenants ou des enjeux, que des périodes ou des arènes concernés.

Parallèlement, un deuxième groupe de travaux m'a amené à me pencher sur des objets apparemment plus disparates, mais qui m'ont permis en quelque sorte de tester ce **modèle de la politisation** : des professions de foi lors d'élections législatives et européennes<sup>7</sup>, le comportement des différentes catégories d'agents observables dans un lieu de vote un jour de scrutin<sup>8</sup>, une première tentative d'approche globale de l'animal en politique<sup>9</sup>, les réponses à des questionnaires, les transcriptions d'entretiens approfondis et les comptes-rendus

---

<sup>1</sup> « 'Crise salutaire' ou 'divertissement triste'? A la recherche d'une certaine idée de Mai 1968 », *Pouvoirs*, 39, 1986, 59-70.

<sup>2</sup> « 'L'Affaire Claude Bernard'. De quelques hommages publics à une illustration scientifique et de leur politisation », in Michel (Jacques) éd., *La nécessité de Claude Bernard*, Paris : Méridiens-Klincksieck, 1991, 199-228.

<sup>3</sup> « Une représentation politique du sida. Quelques modes discursifs au PCF », *Mots*, 26, mars 1991, 85-103.

<sup>4</sup> « Sida et partis politiques. La politisation d'un virus », in Retornaz (Geneviève) éd., *Sida* 88-89, Lyon : ALFASS, 1990, 136-141.

<sup>5</sup> « Quarante-huit après quarante-huit dans les rues de Lyon », communication au colloque « 1848 à Lyon et dans sa région. Usages, discours, images », Lyon, 27 novembre 1998.

<sup>6</sup> « Bataille du sens et bataille du nombre en Rhône-Alpes », *Le Monde*, 13 janvier 1999.

<sup>7</sup> « Des mots pour dire la politisation. *État, nation, patrie, pays, peuple* dans des corpus politiques français contemporains », in Rémi (Sylvianne) & Rétat (Pierre) éd., *Les Mots de la nation*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1996, 41-64.

<sup>8</sup> « Conflictualité sociale et geste électoral. Les formes de politisation dans les lieux de vote », *Revue française de Science politique*, 43 (1), février 1993, 107-135 ; « Le vote en France aujourd'hui. Ethnographie des pratiques », communication au colloque de l'Université Paris X, « Le suffrage universel, 1848-1998 », Courbevoie, 23 avril 1998.

<sup>9</sup> *L'animal en politique*, coéd. avec Eric Baratay, Denis Barbet, Olivier Faure & Jean-Luc Mayaud, Paris : L'Harmattan, 2003 (« Présentation », avec les mêmes, 11-14, et « La Bête des Terreaux. La politisation des animaux dans un sondage zooélectoral », 359-376).

d'observations non participantes<sup>10</sup>, la campagne et les résultats d'un référendum<sup>11</sup> ou de multiples élections<sup>12</sup>, l'usage des métaphores spatiales<sup>13</sup> en politique ou encore du mot et du concept de 'volatilité' en politologie<sup>14</sup> (un certain nombre d'autres recherches ne sont pas mentionnées ici).

Et puis j'ai revisité des travaux antérieurs, toujours d'ampleurs et de natures très diverses, comme par exemple ceux consacrés à la dissolution de 1968<sup>15</sup>, au discours socialiste sur le 'front de classe'<sup>16</sup> ou aux nouvelles idéologies post soixante-huitardes<sup>17</sup>.

Toujours, j'ai privilégié la dimension discursive en général et les mots en particulier. Toujours, je me suis demandé en quoi consistait la spécificité du **travail politique**, notamment dans ses composantes argumentatives et lexicales. Je voudrais ici présenter ou rappeler le modèle progressivement élaboré. Et pour ce faire, je propose de partir des mots – le verbe *politiser*, ses formes conjuguées, et son dérivé *politisation*. Que veut-on dire quand on les emploie ?

Le plus révélateur est de considérer principalement le participe passé *politisé*. On voit très vite qu'il faut en distinguer deux usages, selon que l'on parle de personnes ou d'autre chose. Une personne est dite 'politisée' lorsqu'elle a les propriétés requises pour pouvoir et vouloir traiter de certains problèmes de façon politique. On notera que lorsqu'il qualifie une personne, le participe passé *politisé* est clairement adjectivé : le processus à l'origine du caractère ainsi signalé est laissé dans l'ombre, seul son résultat est évoqué. D'une certaine façon, on pourrait dire que la personne 'politisée' est en fait une personne 'politisante', au moins potentiellement : capable de politiser, en ayant la compétence et le goût (et la parole 'politisée' est une parole 'politisante'). Du coup, l'individu politisé se caractérisant par sa capacité à politiser, à rendre certaines choses 'politisées', l'essentiel est dans le second usage de ce mot.

---

<sup>10</sup> « En haut et du mauvais côté. Les professionnels de la politique au miroir des citoyens », in Offerlé (Michel) éd., *La profession politique. XIXe-Xxe siècles*, Paris : Belin, 1999, 307-331.

<sup>11</sup> « Pas de démocratie sans politisation », *Le Monde*, 28 septembre 2000.

<sup>12</sup> « Les élections partielles en 1990 », in Chagnollaude (Dominique) éd., *Bilan politique de la France*, Paris : Hachette, 1991, 134-137 ; « Ouvriers et employés, les disparus de la politique », *Libération*, 11 août 1995 ; « Ce que dissoudre veut dire », *Le Monde*, 29 avril 1997 ; « La nuit où le PLM a déraillé », *Le Monde*, 22 mars 2001 ; « Lyon. La gauche a gagné la bataille du clivage », in Dolez (Bernard) & Laurent (Annie) eds., *Le vote des villes*, Paris : Presses de Sciences po, 2002, 49-65.

<sup>13</sup> « Les métaphores spatiales en politique », *Mots*, 68, mars 2002, coéd. avec Sylvianne Rémi-Giraud ; « Les mots de l'espace dans le vocabulaire politologique », in *Les mots de l'espace dans le discours politique*, coéd. avec Sylvianne Rémi-Giraud. A paraître.

<sup>14</sup> « La 'volatilité électorale' ou les ailes de l'électeur », in Rémi-Giraud (Sylvianne) & Panier (Louis) eds., *La polysémie ou l'empire des sens. Lexique, discours, représentations*, Lyon : Presses universitaires de Lyon : 2003, 287-300.

<sup>15</sup> « 30 mai 1968. Dissoudre, circonscrire, agréger », *Nouvelle Revue Socialiste*, 76, août-septembre 1985, 35-39.

<sup>16</sup> « Le front de classe », *Revue française de Science politique*, XXVIII (2), avril 1978, 277-295.

<sup>17</sup> *Les Nouvelles idéologies*, coéd. avec Claude Journès, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1982, 228 pages (« Avertissement », avec le même, 5-6, « Le Parti socialiste et les nouvelles idéologies », 193-209).

En dehors des personnes, donc, qu'est-ce qui peut être 'politisé' (et là, on voit bien qu'il s'agit du participe passé en tant que forme verbale : c'est un processus qui est dénoté) ? A première vue, on ne peut pas tout politiser. On peut politiser un débat, une grève, une manifestation, une organisation, un domaine d'activité (la littérature, le sport). Mais aussi, potentiellement, un peu n'importe quoi. S'il semble que je ne puisse pas dire 'hier soir, j'ai politisé le chat de mon voisin', cette impossibilité cesse si dans une conversation, j'ai par exemple soutenu qu'un chat élevé comme celui de mon voisin dans un environnement raciste allait se montrer agressif envers les chats dotés d'un pelage différent du sien. Je me souviens avoir entendu dire naguère qu'un militant communiste serait capable de soutenir qu'il y avait une façon capitaliste de monter un escalier. On aurait alors pu sans problème dire de lui qu'il politisait même la façon de monter un escalier.

Qu'y a-t-il donc de commun aux référents de ces différentes formulations, courantes (grève politisée...) ou imaginaires mais acceptables par un francophone dans un contexte donné (chat politisé...) ? C'est bien la question centrale de mes travaux. Le résultat auquel je suis parvenu est le suivant : quand on parle de politisation, on dénote un processus par lequel des problèmes, des oppositions, des controverses, jusqu'ici sans relation, sont intégrés dans une représentation commune – une représentation nécessairement conflictuelle, conduisant à penser ces problèmes, oppositions et controverses dans un cadre donné que j'appelle *cité*, grâce à un **clivage** qui construit des camps opposés que j'appelle *partis*.

Ce qui confère à ce processus son efficacité, c'est une propriété bien particulière du clivage, qui est politisant en ce qu'il permet justement de rendre compte de multiples problèmes, oppositions et controverses. C'est pourquoi je parle de **clivage matriciel**. La politisation s'analyse alors comme un processus d'**intertraduction de clivages** auxquels un sens est donné qui les rend interprétables dans d'autres arènes, dans d'autres lieux, à d'autres époques, à propos d'autres débats, avec d'autres acteurs. Ainsi la politisation peut-elle se définir comme un **élargissement de la conflictualité**<sup>18</sup>.

Il est probable que dans le langage courant, ce type de processus ne soit désigné comme étant de la 'politisation' que pour autant qu'il a pour conséquence d'amener le problème, l'opposition ou la controverse sur la scène politique – en fait, qu'il utilise un clivage matriciel ayant déjà cours dans le discours des acteurs spécialisés du champ politique. Mais je crois utile de distinguer ces deux traits de sens complémentaires (élargissement de la conflictualité par intertraduction de clivages / avec un clivage matriciel politicien) : le premier élément peut en effet se rencontrer sans le second. Il en va ainsi par exemple quand dans une banale dispute conjugale sur un point bien particulier, Monsieur va tenter de dévaloriser la position de Madame en la qualifiant de 'typiquement féminine' – ou l'inverse. Il est bien alors fait usage d'un **schème interprétatif élargissant**, qui fait en somme sortir du sujet pour mieux le traiter. Ce qui m'a conduit à dire que 'politiser, c'est parler d'autre chose'.

Il existe donc une forme ordinaire d'élargissement de la conflictualité, que les gens dits 'politisés', et notamment bien sûr les politiciens, ne font que reprendre en l'utilisant pour intégrer une question aux débats de la scène politique. (A l'inverse, ils pourront très bien agir sur ladite scène non pas en politisant, mais au contraire en dépolitisant ou en jouant la carte de l'apolitisme : la **dépolitisation** rétrécit la conflictualité et la segmente, l'**apolitisme** nie par exemple tout lien entre une campagne électorale locale et d'autres campagnes électorales locales ou nationales. Mais dès lors que les apolitiques rencontrent des opposants qui politisent, et que d'ailleurs ils se positionnent ainsi pour dénoncer un camp politisant,

---

<sup>18</sup> *Dictionnaire du vote. Elections et délibérations*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1994, 192 pages.

l'apolitisme n'est en réalité qu'une forme particulière de politisation, tentant de faire triompher le clivage apolitiques / politiques au détriment, par exemple, du clivage droite / gauche !)

Je propose d'appeler **politisation ordinaire** cette façon finalement très courante d'élargir un débat, un conflit, une controverse, en lui donnant un sens plus vaste permettant son rattachement à d'autres débats, conflits, controverses. Et j'appelle **politisation politicienne** l'usage particulier qu'en font les acteurs professionnels ou profanes de la vie politique. Mais pour l'essentiel, il s'agit bien toujours de la même chose : rendre compte d'un conflit donné en l'intégrant à un conflit plus large. On pourra dire aussi : **traiter le conflit par le conflit**.

Ainsi décrite, la politisation suppose évidemment la conflictualité, qu'elle traite et, ce faisant, qu'elle produit. La politisation est une forme de conflictualisation, de **construction sociale de la conflictualité**, en cela à la fois qu'elle en fait usage et qu'elle la génère. Il peut y avoir conflictualisation sans politisation, mais il ne peut pas y avoir politisation sans conflictualisation – en amont et en aval.

On s'arrêtera sur la composition des camps construits par la politisation. La lecture des travaux de Callon et Latour n'a fait que me confirmer dans l'idée qu'il y avait intérêt scientifique, gain d'intelligibilité, à considérer que ces camps ne rassemblent pas seulement des humains, mais aussi des animaux, des objets, des mots, des symboles... et pourquoi pas Dieu (quand on le proclame '*mit Uns*'). Les écologistes ne mettent-ils pas la nature ou la Terre de leur côté ? Ce sont bien sûr les humains qui politisent, mais pour ce faire, ils placent d'un côté d'un clivage, des humains, des non humains et des propriétés d'humains nécessairement pluriels.

Il faut ensuite chercher à comprendre à quoi sert la politisation. On ne parlera pas de 'fonction', pour éviter les dangereux présupposés du fonctionnalisme, mais d'usages'. Ils sont clairement de deux sortes : **usages cognitifs** et **usages stratégiques**.

D'un côté, politiser permet d'interpréter, de comprendre, de juger, de situer tout ou partie de soi et des autres.

De l'autre, politiser répond à un objectif bien précis : la construction ou l'élargissement d'un camp (d'un 'parti') que la politisation va renforcer ('votre combat est le nôtre, notre combat est le vôtre'). Plus la capacité de traduction du clivage est forte, plus il permet de rassembler et de mobiliser. La politisation n'est pas le rassemblement concret d'acteurs d'un camp, mais elle fournit le système, même très partiel, de **représentation du monde** qui autorise le rassemblement en lui donnant un sens aux yeux desdits acteurs.

Les luttes politiques vont donc passer nécessairement par une **bataille de clivages**, l'imposition d'un clivage favorable contribuant à l'obtention d'une majorité dans les urnes ou d'une autre forme de supériorité dans des arènes non électorales : la victoire d'un camp se construit d'abord par la circonscription des camps.

On notera aussi – et ici, la tentation est plus grande de parler de fonction – qu'en construisant des camps qui ne prennent nécessairement sens que par rapport à un tout, à la fois cadre et enjeu et que j'appelle 'cité', la politisation contribue puissamment à la construction de celui-ci – à sa production et à sa reproduction. Sur ce plan, on rejoint certaines

observations de Simmel, et l'on en vient à caractériser la politisation en référence à **la dialectique de l'union et de la division**. En divisant la cité, la politisation produit son existence.

Il faut encore chercher à repérer des types de politisation. On peut par exemple distinguer une **politisation verticale**, fondée sur une métaphore spatiale mettant en scène un haut qui à la fois ne tient que par le bas ('la base') et écrase ce qui est sous lui ('l'en-bas'), et un bas qui à la fois soutient le haut ('le sommet') et est dominé par lui ('l'en-haut'). Ou encore une **politisation horizontale frontale** ou spatio-temporelle, opposant ce qui est devant / en avance et ce qui est derrière / en retard.

La recension des types de politisation les plus courants doit permettre de mieux comprendre la force d'un clivage comme le fameux clivage droite / gauche, qui tient notamment à sa capacité à traduire (je serais tenté de dire : de surtraduire) plusieurs types de clivages déjà très englobants : dans sa version la plus performante, l'image de la gauche a renvoyé à la fois à ce qui fournit la base de la société, ce qui y est dominé, ce qui figure le progrès et le monde à venir.

La démarche ainsi (trop) brièvement résumée se présente donc, on l'aura compris, comme étant en rupture avec les visions substantialistes de la politique, et comme se rattachant à une posture qu'on pourra dire '**constructiviste**' ou '**constructionniste**'. La construction du conflit comme sa politisation sont des processus sociaux. Le politique ne 'représente' pas des clivages 'réels' déjà là, il les construit. Je vais jusqu'à ne pas définir la politisation comme passage à un politique en quelque sorte préexistant mais comme **construction politique**, c'est-à-dire comme **construction d'une représentation politique du monde**. Je renonce donc à distinguer ce qui serait politique de ce qui ne le serait pas, pour préférer étudier le traitement politique de la réalité, *i.e.* sa politisation. Dit autrement, dans cette approche, **la politisation ne produit pas du politique, elle est le politique**.

J'ajouterai pour finir une remarque concernant l'usage du mot **conflictualité**, qui me sert à désigner l'ensemble des situations que la langue française exprime à travers une série de mots dont je suis en train de constater que leurs sens respectifs se chevauchent largement, qu'ils ont quelques traits sémantiques communs, et qu'ils constituent donc un champ lexical continu tel que, souvent, l'un de ces mots pourra sans trop de problèmes être remplacé par un autre : *conflit, opposition, litige, controverse, antagonisme, débat, bataille, contestation, concurrence, compétition, rivalité, lutte, combat, bagarre, querelle, différend* et quelques autres encore, dont *guerre*, bien sûr. La dimension proprement 'politique' – par opposition à 'militaire' – de la guerre, pourra s'analyser comme un processus de politisation. Peut-être même en est-elle l'archétype.

## **Ajout** **Juillet 2008**

Ce texte, écrit en 2002 et actualisé en 2003, ne rend pas compte de travaux publiés depuis cette dernière date et qui développent la problématique de la politisation.  
Voir notamment :

2008, « Les partis cartellisés (cartel parties) selon Katz et Mair. Partitocratie monopoliste d'Etat ou service public de démocratie ? », in Aucante (Yohann), Dézé (Alexandre), Les

systèmes de partis dans les démocraties occidentales. Le modèle du parti-cartel en question, Paris, Presses de Sciences po, p. 61-84

2008, « Chrononymes. La politisation du temps » (Dossier), coéd. avec Laurent Douzou et Jean-Paul Honoré, Mots. Les langages du politique, 87, juin

« Chrononymes. La politisation du temps » (avec Laurent Douzou et Jean-Paul Honoré), p. 5-11

2007, Mots de l'espace et conflictualité sociale, coéd. avec Sylvianne Rémi-Giraud, Paris, L'Harmattan, collection « Langue et parole »

« Présentation », avec Sylvianne Rémi-Giraud, p. 15-20

« Les mots de l'espace dans le vocabulaire politique (politologique et politicien) », p. 75-84

2007, « Dire la démocratie aujourd'hui » (Dossier), coéd. avec Christian Le Bart, Mots. Les langages du politique, 83, mars

« Présentation », avec Christian Le Bart, p. 5-8.

D'autres travaux sont en cours de publication.